



**HAL**  
open science

## Le trope et le néorhétorique

Bernard Meyer

► **To cite this version:**

| Bernard Meyer. Le trope et le néorhétorique. Expressions, 1992, 01, pp.37-60. hal-02399774

**HAL Id: hal-02399774**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02399774>**

Submitted on 9 Dec 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LE TROPE ET LA NEORHETORIQUE

Les années soixante ont vu, sous l'influence de la linguistique, se renouveler l'intérêt pour la rhétorique. Les chercheurs ont reconsidéré, à la lumière de théories récentes, divers phénomènes de langage décrits par la tradition, en particulier les figures de signification. S'agissant des tropes, ils ont complété ou critiqué les positions de leurs prédécesseurs et proposé quelques perspectives nouvelles<sup>1</sup>.

1.1. Dans un article intitulé *Synecdoques*, Tzvetan Todorov écrivait en 1970:

Depuis Cicéron, on définit les figures par rapport à quelque chose qui n'est pas elles, par rapport à une autre expression qui aurait pu se trouver à leur place. Ce sont des théories substitutives qui reposent sur la possibilité de mettre en équivalence (sémantique) deux signifiants, l'un propre, l'autre figuré [...] Les théories actuelles, dans leur grande majorité, n'ont fait que perfectionner, qu'affiner cette définition." (S p. 8)

Nommons la conception critiquée ici *conception terminologique*. Elle définit le trope comme la *substitution d'un mot à un autre* et oppose ainsi deux *signes*. Elle considère que le **terme figuré S**, manifesté dans l'énoncé, est employé à la place d'un **terme propre S'**, absent de l'énoncé et exprimant littéralement (de façon codée) ce que S exprime de façon figurée. Selon cette perspective, le terme figuré synecdochique *voile* remplace le terme propre *vaisseau*; et le terme figuré métaphorique *queue*, le terme propre *file*. Aux yeux de Todorov, cette façon de voir présente le grave défaut de confondre le *sens figuré* - ce que le mot ou l'expression figurée en vient à exprimer effectivement - avec sa paraphrase métalinguistique, son explicitation en langage non figuré:

Comme le deuxième sens de *queue* se laisse (approximativement) paraphraser par *file*, on a eu recours, dans la description, à un second mot, *file*; ensuite, l'opération métalinguistique (de donner un nouveau nom au second sens du

---

<sup>1</sup>. Ce tour d'horizon historique n'est pas bien sûr exhaustif. J'ai laissé de côté, parmi d'autres, les théories de la métaphore interactionnelle (Coleridge, les Symbolistes, Richards...).  
Abréviations utilisées : CC: Germana Silingardi, "La catégorie du contenu conceptuel", (1983); PS: Jean-Marie Klinkenberg, "Problèmes de la synecdoque" (1983); MM: Albert Henry, *Métonymie et métaphore* (1984); RG: Groupe Mu, *Rhétorique générale* (1970); RP: Groupe Mu, *Rhétorique de la poésie* (1977); S: Tzvetan Todorov, "Synecdoques" (1970); SLP: Jean Cohen, *Structure du langage poétique* (1966); SM: Nicolas Ruwet, "Synecdoques et métonymies" (1975); SMM: Michel Le Guem, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie* (1973); TF: Jean Cohen, "Théorie de la figure" (1970).

mot *queue*) a été prise pour l'opération métaphorique elle-même. (S p. 10)

Ce faisant, elle néglige ce fait d'expérience que, dès que l'on sort des figures d'usage, il est souvent délicat de verbaliser avec certitude l'équivalent littéral du sens figuré. Le "terme propre" d'un trope original est quelquefois introuvable, ou difficile à cerner avec certitude. En outre, plusieurs paraphrases peuvent se trouver en concurrence sans qu'aucune d'elles ne rende exactement la nuance exprimée.

A la conception terminologique, Todorov en oppose une autre qu'il rattache à Aristote:

Ce n'est pas ainsi cependant qu'Aristote définit la figure. Pour lui il ne s'agit pas de la substitution d'une expression figurée à une expression propre, mais de l'apparition d'un sens figuré à la place d'un sens propre. Les avantages de cette définition sautent aux yeux: à la place de la problématique équivalence sémantique entre les deux expressions, on met, comme base de la comparaison, l'identité indéniable d'un mot (son et graphie) à lui-même, lorsqu'il a plus d'un sens."(S p.10).

On reconnaît dans cette conception la conception *sémiotique*. Elle définit le trope comme la *substitution d'un sens à un autre* et oppose ainsi deux *signifiés*. Elle considère que le *signifiant Sa* actualise un *sens figuré Sé'* différent du *sens propre Sé* que lui assigne le code de la langue. C'est ainsi que dans certains contextes, le signifiant *voile* actualisera un sens figuré /vaisseau/ à la place de son sens propre /voile/, ou que le signifiant *queue* signifiera /file/ et non /queue/.

1.2. Il semble difficile de ne pas suivre Todorov dans sa critique et dans son choix. La question que soulève sa démonstration n'est pas d'ordre théorique, mais historique. En effet, la conception sémiotique (que l'on peut difficilement faire remonter à Aristote) domine en fait la tradition classique, de Quintilien à nos jours. Paul Ricoeur a souligné cette similitude à propos de la métaphore: "On peut voir dans la rhétorique nouvelle [...] une répétition [...] de la rhétorique classique en ce qui concerne la description de la métaphore - qui reste ce qu'elle était, à savoir une substitution de sens au plan du mot" (1975 p. 176). Si ce fait a échappé à Todorov en 1970, c'est peut-être parce que Gérard Genette, qui l'un des premiers a rappelé Dumarsais et Fontanier des limbes où le Romantisme les avaient relégués, a surtout insisté, en les présentant au public, sur le fait que les figures devaient, selon eux, être toujours traduisibles:

Le fait rhétorique commence là où je puis comparer la forme de ce mot ou de cette phrase à celle d'un autre mot ou d'une autre phrase qui auraient pu être employés à leur place, et dont on peut considérer qu'ils tiennent lieu. [...] L'existence et le caractère de la figure sont absolument déterminés par l'existence et le caractère des signes virtuels auxquels je compare les signes

réels en posant leur équivalence sémantique [...] Toute figure est traduisible, et porte sa traduction, visible en transparence, comme un filigrane, ou un palimpseste, sous son texte apparent. (1966 pp. 210-211)

La conception terminologique incriminée n'est donc pas aussi prédominante dans la tradition que Todorov l'affirme. Surtout, elle n'y rivalise pas avec les conceptions désignative et sémiotique: elle les accompagne plutôt. On la retrouve chez Dumarsais et chez Fontanier. On la rencontre ici ou là au hasard des lectures. Des dictionnaires s'en font l'écho, comme le Wailly de 1802: "Changement de l'expression propre en expression figurée: quatre vingts chevaux pour quatre-vingts cavaliers"<sup>2</sup>, ou le Littré: "Figure par laquelle on met un mot à la place d'un autre dont il fait entendre la signification"<sup>3</sup>. On la trouve encore dans le *Lexique* de Marouzeau: "substitution d'un terme à un autre terme"<sup>4</sup> ou dans *Le langage et la vie*, où Charles Bally écrit: "l'expressivité [...] fait percevoir à la fois la présence d'un signifiant (voile) et l'absence d'un autre signifiant (navire)"<sup>5</sup>. Paradoxalement, elle est bien représentée dans les ouvrages spécialisés contemporains ou postérieurs à l'article de Todorov. On la rencontre chez Michel Le Guern:

[Le trope] se définit par un écart paradigmatique: c'est le remplacement du terme propre par un mot différent, sans que pour autant l'interprétation du texte soit nettement différente (SMM p. 23), dans le *Gradus* de Bernard Dupriez:

L'ensemble des procédés qui consistent à remplacer le mot propre par un autre qui y a quelque rapport constitue les tropes (1977 p. 243),

et dans la *Sémiotique* de Greimas et Courtès, qui vont jusqu'à l'opposer, comme plus "actuelle", à la conception sémiotique, présentée comme appartenant au passé:

Propre à la rhétorique, la métaphore désignait une des figures (appelées tropes) qui "modifient le sens des mots". Actuellement, ce terme est employé en sémantique lexicale ou phrastique pour dénommer le résultat de la substitution - opérée sur un fond d'équivalence sémantique - dans un contexte donné, d'un lexème à un autre (1979 p. 226).

1.3. Sur ce sujet, il faut faire une place particulière à la conception du Groupe  $\mu$  qui, sémiotique dans son principe, rejoint quelquefois la position

2. *Dictionnaire portatif de la langue française*, cité par Françoise Soublin dans Dumarsais 1988 p. 244.

3. Cité par Michel Le Guern SMM p. 12.

4. Cité par Albert Henry MM p. 17.

5. Cité dans Genette 1966 p. 210.



terminologique. Dans leur célèbre *Rhétorique Générale* (1970 RG), les auteurs définissent le trope, rebaptisé *métasémème*, comme la substitution d'une unité sémantique (nommée *sémème*: cf *infra*) à une autre: "Un métasémème est une figure qui remplace un sémème par un autre" (RG p. 34). Cependant les développements qui suivent montrent que l'opération est envisagée du point de vue du locuteur et que *Sé* est considéré comme son aboutissement, et non comme son point de départ, de sorte que l'unité remplacée n'est pas, comme dans la conception sémiotique traditionnelle, le *sens littéral* du terme tropique (*Sé*) mais son *sens figuré* (*Sé'*), sémème d'un terme absent qui n'est autre que le *terme propre* des terminologistes.

On a défini le métasémème comme la figure qui *remplace un sémème par un autre*. Mais le sémème se manifeste toujours à travers un mot, et c'est pourquoi les figures que nous classons dans les métasémèmes ont souvent été définies comme celles où l'on *remplace un mot par un autre* [...] On peut soutenir qu'en toute rigueur le producteur part d'un signifiant puisque, sur le plan de la rhétorique, le message au degré zéro est déjà implicitement émis. Le langage figuré ne part pas de la chose (ni même de son concept) il suppose des signes déjà constitués (RG pp. 92-93).

Dans la suite du chapitre, on trouve des analyses explicitement terminologistes. Il est dit, par exemple, que si l'on ne peut employer "cent mâts" pour "cent vaisseaux", c'est parce que "le *substituant* doit conserver la spécificité du *substitué*", ou que tel type de synecdoque "aboutit à *remplacer un terme par un autre* où certains sèmes ont disparu" (RG pp.104-105, c'est moi qui souligne). En sens inverse, certains développements ne peuvent s'interpréter que dans la perspective sémiotique traditionnelle. Dans les passages qui suivent, le *sens originel* correspond bien à *Sé* et le *sens modifié* à *Sé'*:

La figure repose sur l'aptitude d'un signifiant à renvoyer à deux signifiés: *voile* --> /voile/ ou /vaisseau/ [...] Le métasémème remplace le *contenu* d'un mot par un autre" (RG p.93); "Quand un mot change de sens, le signifié premier tend à disparaître au profit du signifié second" (RG p.95); "*Tigre, lion* ou *lapin* so[nt] ressentis comme chargés d'un sens modifié (RG p.96).

Cette double perspective peut dérouter le lecteur et frapper d'ambiguïté certaines formules (telles que "modifier le contenu d'un mot"), qui, hors contexte, s'interpréteraient sans hésitation (et qui doivent peut-être effectivement s'interpréter) dans un sens sémiotiste classique.

1.4. En dépit de ces exemples, la plupart des néorhétoriciens contemporains adoptent une conception sémiotique du trope qui, en définitive, est assez proche de la conception classique. La définition suivante, empruntée à un manuel récent, est exemplaire à cet égard:

Il y a trope, à propos d'une lexie (SI), dans la mesure où le signifiant (Sa) renvoie, non pas à son signifié habituel (Sé), mais à un signifié différent (Sé'), qui n'a pas de signifiant occurrent (Sa') dans le segment de discours (Molinié 1986 p. 106).

Selon cette conception, l'opération tropique confère donc à un signifiant Sa un sens nouveau Sé', qui remplace le sens habituel Sé et auquel correspond ou non un autre signifiant Sa'. Le segment réévalué présente ainsi trois instances essentielles: une instance formelle Sa, suite de graphèmes et de phonèmes reconnue par le code; et deux instances de contenu: le signifié attaché à ce signifiant par le code (Sé) et le signifié que le contexte lui fait exprimer occasionnellement (Sé'). Dans la littérature rhétorique, les instances Sé et Sé' sont nommés, quand on les considère ensemble, *sens, signifiés, concepts* ou même *significations*. Pour les opposer l'un à l'autre, on se sert généralement de lexies composées du mot *sens* suivi d'une expansion déterminante (adjectif, participe passé, complément de nom) et appariées en couples contrastés. On rencontre ainsi les paires suivantes (où la première expression désigne Sé et la seconde Sé'): 1) *sens littéral vs sens figuré*, 2) *sens virtuel vs sens actuel*, 3) *sens potentiel vs sens effectif*, 4) *sens perçu vs sens conçu*, 5) *sens donné vs sens construit*. Certaines de ces paires (comme 2 ou 3) n'expriment que l'opposition, plus générale, entre le *sens en langue* (alias *signification*), attaché hors contexte à un signifiant, et le *sens en discours* (alias *sens*), attaché au mot dans un contexte donné. D'autres (comme 1, 4 ou 5) réfèrent plus spécifiquement à l'opération tropique en oblitérant cette opposition. On notera que les auteurs contemporains évitent, pour désigner Sé, de recourir à l'expression *sens propre*, qui sert aussi à désigner la principale acception d'un terme polysémique par opposition à ses autres acceptions (c'est-à-dire, à opposer entre eux plusieurs sens en langue du même mot) et qui risque en outre d'être confondue avec l'expression *terme propre*, désignant souvent l'explicitation métalinguistique du sens figuré (Sa').

2. Dans le cadre de cette conception sémiotique, les néorhétoriciens se sont intéressés au statut des deux instances sémantiques Sé et Sé' et ont tenté de préciser comment l'on passait de l'une à l'autre.

2.1. En 1960, Pierre Guiraud appliqua aux tropes la théorie du "signifiant à deux étages", empruntée par Barthes à Hjemslev:

L'analyse linguistique permet [...] d'éclairer les mécanismes sémiologiques des tropes. Ils reposent sur un relai de la signification dans lequel le terme métaphorisant est à la fois signifié et signifiant. Lorsque, par exemple, nous désignons sous le nom de *pieuvre* un "individu qui s'accroche à un autre pour en profiter", nous avons quatre niveaux linguistiques et non plus deux. La forme articulée *pieuvre* ou signifiant 1. Le concept "pieuvre" (animal) ou

signifié 1 fonctionnant comme signifiant 2. L'individu ainsi désigné ou signifié 2." (1960 p. 58).

Six ans plus tard, dans *Structure du Langage poétique* (1966 SLP) Jean Cohen, représentant le trope par le schéma: Sa ---> Sé1 ----> Sé2, écrit encore: "Ce n'est là qu'un premier signifié qui fonctionne comme signifiant d'un signifié second" (SLP p. 113).

Cette façon de dire, qui semble abandonnée aujourd'hui, présente l'inconvénient de désigner une unité de contenu par un terme spécifiquement réservé aux unités formelles du langage. Aussi Todorov, reprenant à son compte l'idée de relai, écrit-il de façon moins compromettante que *Sé symbolise Sé'*.

L'unicité du rapport signifiant-signifié n'empêche pas l'existence de relations d'un signifié à l'autre. C'est ainsi que le mot "flamme" employé métaphoriquement évoque (mais ne signifie pas) le mot "amour" [...] Il existe donc, à l'intérieur du système verbal, deux types de rapports qui, à première vue, ont tous deux quelque chose à voir avec la signification mais qui sont pourtant suffisamment spécifiques pour mériter, chacun, un nom différent. Appelons le rapport entre le signifiant "flamme" et le signifié "flamme" *signification*, et celui entre le signifié "flamme" et le signifié "amour", *symbolisation* (S p. 19)

Cette analyse, qui ne concerne que les tropes "véritablement figurés", rend bien compte du fait que *Sé* ne s'efface pas purement et simplement devant *Sé'*, mais s'actualise de manière plus ou moins prégnante avant de conduire à celui-ci (ce que Fontanier exprimait en écrivant que le trope présentait un "double sens" (FD p. 233). Elle manifeste également que les deux instances de contenu ne sont pas liées de la même façon à *Sa*: *Sé* lui est attaché directement et *Sé'* indirectement, par la médiation de *Sé*.

2.2. Pour expliquer comment le passage de *Sé* à *Sé'* s'opérait, les néorhétoriciens ont souvent recouru aux principes de l'analyse componentielle, introduite en France par Bernard Pottier et J.A. Greimas. Jean Cohen (qui, à l'instar d'Aristote, donne indistinctement aux tropes le nom de "métaphores") conçoit les deux instances comme deux *sémèmes*<sup>6</sup>, c'est-à-dire deux entités sémantiques

<sup>6</sup>. Le mot *sémème* désigne plutôt une unité de langue chez Pottier: "Ensemble des sèmes d'un signe, au niveau du morphème, dont c'est la substance du signifié" (1974 p. 331), et une unité de discours chez Greimas: "Le *sémème* - pour nous - correspond à ce que le langage ordinaire entend par "acception", "sens particulier" d'un mot. Le *sémème* de Pottier correspond donc à notre *lexème*, celui-ci étant constitué d'un ensemble de *sémèmes* [...] Le *sémème* est un fait structurel, une unité du plan du contenu. [...] En immanence, ou en langue comme on dit, il n'est qu'une figure sémique: ce n'est qu'au moment de sa manifestation dans le discours que cette figure rejoint sa base classématique (constituée de sèmes contextuels) et sélectionne ainsi un parcours sémique qui la réalise comme *sémème*" (Greimas-Courtès 1979 pp. 334-335). Cf Le Guern: "Le *sémème* est la manifestation du *lexème* dans un contexte donné" (SMM p. 14).



composées d'unités de signification plus petites appelées *sèmes*, et explique (en partie) le passage de l'un à l'autre par leur "décomposabilité":

La ressemblance est identité partielle. Il y a métaphore si Sé1 et Sé2 possèdent quelque partie commune. Ainsi, dans *faire la queue*, il existe un rapport de ressemblance entre le sens propre (queue) et le sens figuré (file), qui est constitué par leur partie commune (forme longiligne). Ce qu'on peut figurer par le schéma: Sé1 (abc) ----> Sé2 (ade), où *a* représente la partie commune. On voit immédiatement qu'un tel processus requiert la division du signifié en parties composantes [...] Une telle division est nécessaire si l'on veut rendre compte de la métaphore. Il est certain que si le mot recouvrait un signifié indécomposable, son usage métaphorique serait rendu impossible. "Renard" n'a pu signifier "rusé" que parce que la ruse était, dans l'esprit des usagers, une des composantes sémantiques du terme [...] La multiplicité des changements de sens à partir d'une même terme est la preuve de la pluralité des traits constituants du signifié. (SLP pp.125-127)

Pour réévaluer un terme métaphorique, (par exemple *d'ébène* dans *tresses d'ébène*), autrement dit pour passer de Sé à Sé', il suffit de soustraire les sèmes impertinents ("bois") et de conserver les autres ("noir") (SLP p.127).

Jean Cohen remarque toutefois au passage que "l'analyse du signifié [...] n'est plus une opération d'ordre linguistique. Elle est d'ordre épistémologique ou psychologique et ici l'on voit mal sur quel critère objectif une telle analyse pourrait se fonder" (SLP p. 125). Il ajoute que toutes les métaphores ne peuvent s'expliquer de cette manière, que la motivation de certains tropes, tels que les emplois synesthésiques des adjectifs de couleur ("le sommeil vert"), n'est pas à rechercher "à l'intérieur" du signifié" mais à l'extérieur", dans la valeur "purement subjective" qui l'accompagne (SLP p. 129). Pour l'auteur, l'interprétation intellectuelle ne rend du reste pas compte de la véritable finalité de la figure, qui est l'effet esthétique qu'elle produit, à l'explication duquel cet auteur a consacré plus tard un ouvrage entier (*Le haut langage*, 1979).

Il revient aux auteurs du Groupe  $\mu$  d'avoir généralisé et en quelque sorte imposé, dans leur *Rhétorique Générale*, une explication globale des tropes fondée sur la décomposition des signifiés en sèmes. Ils voient dans le changement de sens une *manipulation* de sèmes. "La figure est [...] constituée par des opérations sur les unités de décomposition" (1977 p. 214)<sup>7</sup>. L'examen comparatif des composants des deux sémèmes permet de dégager un ou plusieurs sèmes communs, constituant la relation qui les unit, et d'appréhender par quelles opérations Sé peut engendrer Sé'.

Dans les *synecdoques*, l'une des deux instances est une *partie sémique* de l'autre (relation d'*inclusion*): pour aboutir à Sé', l'opération tropique soustrait ou

7. Dans RG, les auteurs apportent cette nuance: "Nous avons insisté sur le fait que des termes comme *suppression-adjonction* ne devaient pas être compris comme définissant la figure elle-même, mais bien la relation entre le donné [A] et le construit [A']" (RP p. 62).



ajoute des sèmes à Sé. Dans les *métaphores*, qui "se fondent sur l'intersection sémique de deux classes" (RG p.117), les deux instances présentent une partie sémique commune et une partie différente. "[La] modification résulte de la conjonction de deux opérations de base: addition et suppression de sèmes" (RG p. 106); certains sèmes sont soustraits de Sé et remplacés par d'autres. Dans les *métonymies* enfin, les deux sémèmes représentent deux parties différentes d'un même ensemble sémique (relation de *co-inclusion*). "Le substituant est au substitué dans un rapport de produit logique [...] Le passage du terme de départ (D) au terme d'arrivée (A) s'effectue via un terme intermédiaire (I) qui englobe A et D" (RG p. 117).

Les auteurs liégeois distinguent, en s'inspirant du philosophe néoplatonicien Porphyre (234-305), deux manières de décomposer les sémèmes, toutes deux mises en oeuvre dans les opérations tropiques. L'une, dite *conceptuelle* ou de type  $\Sigma$ , est attributive: les composants sont entre eux dans un rapport de *somme logique*. Chaque partie (ou *espèce*) possède "tous les sèmes" du tout, i.e de la classe (ou *genre*) à laquelle elle appartient. L'exemple proposé est celui de la classe *arbre* qui se divise en plusieurs espèces: "arbre x = peuplier ou chêne ou saule ou bouleau" (RG p. 100). L'autre décomposition, dite *matérielle* ou de type  $\Pi$ , est distributive: les composants sont entre eux dans un rapport de *produit logique*. Chaque partie contribue à former le tout. Ce type de sériation "est obtenu en considérant le signifié d'un mot et en l'introduisant dans la totalité qui l'englobe, par addition des autres parties à cette totalité". Sur le mode  $\Pi$ , l'arbre se décompose ainsi: "arbre = branches et feuilles et tronc et racines..." (RG p. 100).

Ces deux types de décomposition sont également dits "sémantiques". Dans les deux cas, les éléments qui en résultent sont considérés comme des "parties sémiques" du tout. Toutefois, dans le corps du chapitre consacré aux *métasémèmes*, lorsque les auteurs comparent les éléments issus d'une décomposition matérielle et les éléments issus d'une décomposition conceptuelle, ils les opposent sous les appellations respectives de *parties* et de *sèmes*. Ils écrivent par exemple: "Le mot est instantanément décomposable *en sèmes ou en parties*, selon l'un ou l'autre mode que le contexte exige" (RG p.101, c'est moi qui souligne). Dans un autre passage, ils distinguent l'addition ou la suppression de *sèmes* de l'addition ou de la suppression de *parties d'objets*. Cette opposition fait planer une nouvelle incertitude sur le statut des composants de type  $\Pi$ . En tant que parties de signifiés, ce sont des sèmes, et en tant qu'opposés aux composants de type  $\Sigma$ , ce n'en sont pas. L'ambiguïté se retrouve dans l'analyse des *métaphores*. Il est d'abord dit qu'elles résultent toutes "de deux opérations de base: addition et suppression de sèmes" (RG p.106), puis que leur intersection est la "partie commune à la mosaïque de *leurs sèmes ou de leurs parties*" (RG p. 107) et enfin que la métaphore conceptuelle "est purement sémantique et joue sur une suppression-adjonction de *sèmes*" alors que la métaphore matérielle "est purement physique et joue sur une suppression-adjonction de *parties*" (RG p. 109). Le lecteur hésite: les parties sont-elles ou non de nature sémantique? Dans un article postérieur, un membre du groupe, Francis Edeline,

tranche sur ce point en écrivant:

L'analyse rhétorique des deux termes [de la métonymie] ne se base évidemment plus cette fois sur leur analyse sémique, mais plutôt sur leur commune appartenance à une totalité cohérente. Les différentes parties en lesquelles se décomposent la réalité en question sont elles-mêmes des entités perceptives et non des concepts abstraits. (1972 p. 71)<sup>8</sup>.

La *Rhétorique générale* affirmait pourtant des métasèmes en général: "Ces déplacements [étant] réglés exclusivement par des conditions portant sur les sèmes [...]: nous sommes fondés à les appeler tous figures sémantiques" (RG p.105).

2.3. Les analyses du Groupe  $\mu$  ont eu un tel retentissement que la plupart des études postérieures se sont situées par rapport à elles, les reprenant, les modifiant et quelquefois les combattant. Dans un ouvrage intitulé *Métonymie et métaphore* (MM 1971)<sup>9</sup>, Albert Henry pose que les phénomènes tropiques "exploitent une association entre deux représentations" (MM p. 25), qu'il conçoit comme des entités sémantiques: "Les êtres envisagés ici sont des êtres "sémiques"" (MM p. 20). A partir de là, son analyse rejoint celle du Groupe  $\mu$  sur de nombreux points. Il considère chacune des deux instances  $Sé$  et  $Sé'$  comme un *sémème*, entité qu'il définit comme "l'ensemble des sèmes entrant dans la définition du signifié" (MM p. 29). Il fait dépendre l'analyse des tropes de l'analyse du "contenu significatif" du lexème (MM p. 28) et décrit les diverses étapes du processus tropique en termes de sèmes. Il distingue les sèmes classificateurs, qu'il nomme *sèmes d'inclusion*, et les sèmes spécificateurs ou descriptifs, qu'il nomme *sèmes d'attribution* (MM p. 30). Les premiers permettent les décompositions de type  $\Sigma$ , dans lesquelles "l'esprit joue sur des rapports existant à l'intérieur d'un ensemble de concepts inclus" (MM p. 37), et les seconds, les décompositions de type  $\Pi$ : "Dans les relations de sèmes d'attribution à sémème, surtout lorsque le référé renvoie à un objet matériel, il y a une intégration fondée sur le rapport des éléments au tout constitué" (MM p. 30)<sup>10</sup>.

8. Autre facteur d'ambiguïté: si le terme *parties* désigne toujours dans RG les produits d'une décomposition matérielle, le terme *sèmes* qu'on lui oppose ne désigne pas les espèces issues de la division d'une classe, comme l'exemple cité plus haut incitait à le croire, mais les traits qui, ajoutés au sémème de la classe, constituent les espèces, selon une série endocentrique (a). De sorte que c'est le sémème de la classe qui est en fait un composant du sémème de l'espèce.

a. Exemple de série endocentrique proposé en exemple par RG p. 98:

Mots: HOMME ---> ENFANT ---> GARÇON ---> GARNEMENT

Sèmes: humain + jeune + mâle + espiègle

9. Les références renvoient à l'édition revue de 1984.

10. A. Henry emprunte à Michèle Goslar l'exemple de décomposition suivant: "Chat = 'être vivant' ou 'animal' ou 'mammifère' ou 'félin' (sur la dimension  $\Sigma$ : sèmes d'inclusion) et chat = 'domestique' et 'de petite dimension' etc. (sur la dimension  $\Pi$ : sèmes d'attribution) (MM p. 37). On voit que la décomposition de type  $\Pi$  n'est pas tout à fait celle que ferait le Groupe  $\mu$  (chat = tête + pattes +



Voici, à titre d'exemple, comment cet auteur analyse la (cynique) métalepse (le conséquent pour l'antécédent) attribuée à la Marquise de Brinvilliers:

La célèbre empoisonneuse, une cassette à la main, disait un jour à une de ses servantes "qu'elle avait là de quoi se venger de ses ennemis et qu'il y avait dans cette boîte bien des *successions*". [...] Ce qui intéresse la Brinvilliers, à ce moment, avec une force exclusive, c'est ce qu'elle peut s'assurer, grâce à l'utilisation du contenu de la cassette. Le domaine conceptuel impliqué par les facteurs pragmatiques pose le sémème à retenir en première ligne: 'poison', c'est-à-dire, au départ, 'toute substance capable de troubler gravement ou d'interrompre les fonctions vitales d'un organisme'; mais les intérêts du moment imposent un sème contextuel (non illogique) au sémème strictement paradigmatique, qui devient ainsi 'substance qui tue et permet ainsi l'appropriation des richesses'. Plus encore: l'esprit parcourant cet ensemble sémique contextuel, focalise sur ce sème complémentaire et évoque ensuite toute la représentation du moment par un lexème exprimant en langue ce sème focalisé. L'esprit joue donc sur des rapports intersémiques, il feint d'ignorer l'ensemble des sèmes (mais sans l'écarter, cependant), met l'un d'eux en pleine lumière en lui donnant statut lexématique" (MM p. 34).

L'émetteur partirait donc du sémème *Sé'* (ici /poison/) lié contextuellement au "sème" /successions/. Il focaliserait ensuite sur ce dernier 'sème' et emploierait dans son discours le lexème (*Sé*) qui lui correspond en langue. Albert Henry précise ailleurs que le sème focalisé appartient à la *définition* même du terme sous-entendu (*Sa': poisons*): "L'usager a considéré d'une façon toute particulière certains des traits inclus dans la *définition* du terme [pour faire ensuite abstraction de] certains éléments de la *compréhension* véritable" (MM pp. 20-26). Toutefois, il insiste ailleurs sur le caractère éphémère et circonstanciel des sémèmes tropiques: "De toute manière pour nous, les ensembles sémiques considérés en métonymie et en métaphore sont "du moment" et extensibles" (MM p. 29). Faut-il entendre simplement par là qu'ils ne correspondent pas à un signifié codé de la langue?

Dans son ouvrage *Sémantique de la métaphore et de la métonymie* (1973 SMM), Michel Le Guern oppose la relation intrasémémique (entre les sèmes d'un même sémème) et la relation extrasémémique (entre un sémème et l'objet qu'il désigne):

Le sémème présente une relation externe avec l'objet qu'il sert à désigner.[...] Ainsi, le mot *table* est en relation avec la représentation mentale d'une table. Afin de mieux le distinguer, donnons à cette relation externe le nom de relation référentielle ou, plus simplement, de *référence*. D'autre part, le



sémème présente une relation interne entre les éléments de signification, ou sèmes, qui le constituent. (SMM p.14).

Pour expliquer le fonctionnement de la métaphore (à laquelle il adjoint la synecdoque de l'espèce et l'antonomase du nom propre), il recourt à la décomposition du sémème et reprend l'analyse de Jean Cohen. Prenant pour signifié opératoire le sens lexical (Sé) du terme figuré, il considère que la métaphore "sélectionne parmi les éléments de signification constitutifs du lexème<sup>11</sup> ceux qui ne sont pas incompatibles avec le contexte" et met les autres sèmes "entre parenthèses" (SMM pp.15-16). C'est ainsi que "'mon âme est le miroir de l'univers'" se comprend facilement grâce à la possibilité que l'on a d'éliminer l'élément de signification "objet matériel" contenu dans le lexème *miroir*" (SMM p.16).

Le "processus de sélection sémique" correspond à la première des deux "synecdoques" qui, selon le Groupe Mu, constitue une métaphore. Mais il n'est plus question de la seconde, correspondant au mouvement d'élargissement par lequel on passe de ce sémème réduit à un sémème plus riche. En fait, les deux analyses ne décrivent pas tout à fait le même objet: celle du Groupe  $\mu$ , qui envisage les deux objets assimilés (soit, par exemple, Alexandre, d'une part, et le lion, de l'autre), évoque plutôt la métaphore *in absentia* en fonction référentielle ("*Ce lion conquiert l'Asie*"); celle de Michel Le Guern, qui envisage ce qui convient au métaphorisé dans le terme métaphorisant, évoque plutôt la métaphore attributive *in praesentia* en fonction prédicative ("*Alexandre est un lion*").

Au mécanisme de la métaphore, qui "opère sur la substance même du langage" (SMM p.16), Michel Le Guern oppose celui de la métonymie, (à laquelle il adjoint les synecdoques de la partie, du tout et d'abstraction):

Si j'invite le lecteur à relire Jakobson, cela n'entraîne pas de ma part une modification interne du sens du mot "Jakobson". La métonymie qui me fait employer le nom de l'auteur pour désigner un ouvrage opère sur un glissement de référence; l'organisation sémique n'est pas modifiée, mais la référence est déplacée de l'auteur sur le livre (SMM p.14).

Alors que "le processus métaphorique concerne l'organisation sémique; [...] le processus métonymique ne modifie que la relation référentielle" (SMM p.14). Assigner à ces deux types la même explication, reviendrait, selon l'auteur, à confondre signification et référence, niveau sémantique et niveau référentiel.

En distinguant parmi les tropes deux mécanismes opposés, Le Guern

11. Michel Le Guern parle de *lexème* et de *signification*, et non de *sémème* ni de *sens*: La sélection dont il parle se fait donc à partir du *sens en langue* du terme métaphorique.

introduit au sein de la classe une division radicale qui, si elle rejoint la position de Jakobson, s'écarte beaucoup plus de la tradition que la conception unificatrice du Groupe  $\mu$ . Cette partition suscite en outre une double interrogation: lorsque la métonymie change le référent ordinaire d'un terme, ne fait-elle pas prendre du même coup à ce terme un sens en discours particulier correspondant à ce nouveau référent? Inversement, le changement de sens opéré par la métaphore ne s'accompagne-t-il pas automatiquement d'un changement de référence? Changement de référence et changement de sens ne sont-ils pas deux aspects, formellement dissociables mais de fait indissociables, du phénomène tropique?

2.4. Dans un article de la revue *Poétique* intitulé "Synecdoques et Métonymies" (1975 SM), le linguiste Nicolas Ruwet fait le procès de toute conception qui, comme celles du Groupe  $\mu$  et de Michel Le Guern<sup>12</sup>, "en reste à une caractérisation purement 'sémique' des tropes". Selon lui, ces auteurs "confondent constamment, sous le nom de sèmes, des éléments qui relèvent de la représentation sémantique et d'autres qui relèvent de l'encyclopédie" (SM p.372).

Pour démontrer que les mécanismes en jeu ne sont pas seulement de nature sémantique, Nicolas Ruwet reprend un exemple du Groupe  $\mu$ :

Dans RG p. 109, il est dit que *bouleau* est une métaphore possible de *jeune fille* parce que ces deux expressions comportent un sème commun, "flexible". Or du point de vue strictement sémantique, *jeune fille* se définit par les sèmes suivants: "être humain", "de sexe féminin", "non marié", et, peut-être, "jeune"; quant à *bouleau*, [...] qu'un bouleau soit un arbre des régions froides et tempérées, dont l'écorce est blanche, le feuillage 'argenté', etc, relève purement et simplement de l'encyclopédie. Je prétends que 'flexible' ne figurera nulle part dans la représentation sémantique de *jeune fille* ou de *bouleau* (SM pp. 372-373).

L'auteur oppose la "proposition *analytique*, qui est toujours vraie en vertu de sa seule représentation sémantique", comme, par exemple: "Cette jeune fille est de sexe féminin" et la proposition *synthétique*, comme par exemple: "Cette jeune fille est flexible", dont la vérité dépend de l'encyclopédie, c'est-à-dire de notre connaissance du monde, de ce que nous savons du référent (SM p.373)<sup>13</sup>. Seuls ont statut de sèmes les traits qui engendrent des propositions analytiques. De ce fait, le "faisceau d'associations, d'analogies, plus ou moins fortes ou plus ou moins

12. Nous venons de voir que ce n'est pas tout à fait le cas. Dans SMM, seule l'analyse de la métaphore est de nature sémantique, et même dans RG, le statut "purementsémique" de la métonymie est incertain.

13. Cf Dan Sperber: "Les tenants de cette [...] conception proposent que le sens figuré est justifié par des traits sémantiques qu'il posséderait en commun avec le sens littéral. Par exemple *rossignol* aurait le "sème" *bon chanteur*. Si tel était le cas (1) devrait être une contradiction analytique comme (2): (1) Les rossignols ne chantent pas bien. (2) Les rossignols ne sont pas des oiseaux. Pour résoudre un problème de rhétorique des figures, on en suscite d'innombrables en sémantique" (1975 p. 411)

claires" qui permet le processus tropique ne peut être réduit à une construction de sèmes. Les mécanismes du trope "ne relèvent pas de la sémantique au sens strict, et on ne gagne rien, pour essayer de résoudre la question, à recouvrir du même terme passe-partout de 'sème' des phénomènes [...] hétérogènes" (SM p.374).

De fait, les auteurs de *Rhétorique générale* et Nicolas Ruwet n'ont pas la même conception du sémème. Les premiers y intègrent tous les traits du référent désigné par le terme: "La définition parfaite des mots concrets dans un dictionnaire idéal nécessiterait l'inventaire interminable de nos connaissances sur le référent" (RG p.101). Le second le limite aux traits définitoires, qui seuls selon lui méritent le nom de *sèmes*; et en exclut les traits encyclopédiques, qui ne relèvent pas de la linguistique à ses yeux. Jean-Marie Klinkenberg, membre du Groupe  $\mu$ , s'est expliqué sur ce point dans deux études: "Le rôle du composant encyclopédique dans une rhétorique linguistique" (1979) et "Problèmes de la synecdoque. Du sémantique à l'encyclopédique" (1983 PS). Il admet volontiers que les tropes "ne peuvent être définis en termes strictement sémantiques" (PS p. 296), qu'ils imposent la reconnaissance "d'un composant encyclopédique à situer en deçà du composant sémantique" (PS p. 295). Mais, à l'encontre de Ruwet, pour qui l'encyclopédie ne relève "évidemment pas" de la linguistique, il entend "démontrer la nécessité d'intégrer [...] un 'composant encyclopédique' au modèle descripteur de la langue". Pour lui, l'encyclopédie, "modèle de connaissance du monde", "représentation du monde préexistant à l'énoncé", est "la résultante codée de certains discours tenus sur le monde", "une somme de propositions acceptées par la communauté linguistique": dans la mesure où "la constitution d[u] dictionnaire autant que son utilisation [...] lui est soumise", elle fait partie intégrante de la compétence linguistique.

Reprenant la métaphore de la jeune fille et du bouleau, Jean-Marie Klinkenberg argumente ainsi:

Si la flexibilité n'est pas un sème appartenant à chacun des deux sémèmes mis en relation, on voit mal sur quoi se fonde l'intersection reconnue. C'est donc qu'il convient de modifier la description linguistique classique et d'y intégrer d'autres facteurs que les seuls sèmes répertoriés par le dictionnaire.

Il propose de distinguer, à l'intérieur d'un sémème, le *noyau sémique* "fourni par une compétence proprement linguistique" et "les *sèmes* dits *latéraux* [fournis] par le savoir encyclopédique", et ajoute: "Les propositions faisant intervenir le premier dans leur prédicat seraient analytiques, les autres non".

Le linguiste se trouve donc devant cette alternative:

Deux solutions sont seules possibles: soit rejeter purement et simplement les énoncés rhétoriques, comme tétalogiques ou "bizarres", soit se donner les moyens de rendre compte de la présence des traces du discours antérieur dans les représentations sémantiques. Ce faisant, la linguistique perdrait évidemment une partie de sa pureté théorique, et deviendrait une théorie de



l'interprétation des énoncés.

Pour lui, il a choisi:

Une théorie sémantique [...] doit comprendre (a1) une théorie de la représentation des termes catégorématiques et (a2) une théorie de l'interprétation des phrases fondée sur a1 et sur le système de règles syntaxiques; [elle] doit faire intervenir d'emblée (donc dans sa partie a1) cette encyclopédie [...] Ce composant encyclopédique, ou intertextuel, fait de plein droit partie de la compétence. (PS p.298).

2.5. Ce débat sur la nature des traits qui autorisent le passage d'une instance à l'autre a conduit à s'interroger sur celle des deux instances elles-mêmes. Certains auteurs, replaçant le débat dans une perspective historique, ont assimilé la catégorie du *sémème* aux catégories traditionnelles de *contenu conceptuel* et de *compréhension*. Francis Edeline écrit par exemple dans l'article déjà cité: "La complexité sémique d'un terme, c'est-à-dire, en somme, sa compréhension" (1972 p. 76) ou encore: "Tout concept est équivalent à un ensemble d'attributs critères permettant de le distinguer des autres concepts. Les attributs en question, issus d'une analyse aussi fine qu'on voudra, seront monosémiques." (1972 p. 70). Albert Henry, pour sa part, identifie *sémème*, *concept* et *représentation* des choses.

Dans un article du *Français Moderne* intitulé "La catégorie du contenu conceptuel dans la distinction classique synecdoque-métonymie" (1983, CC), Germana Silingardi a attiré l'attention sur l'identité de fond entre le moderne *sémème* et l'ancien *contenu conceptuel*. Rappelant d'abord la teneur de cette notion traditionnelle - le concept de *concept*, pourrait-on dire - elle explicite ensuite les conditions de son emploi en rhétorique et les inconvénients que l'on rencontre lorsqu'on veut fonder sur elle l'analyse des tropes. Selon la théorie aristotélicienne, "la connaissance exhaustive d'un sujet - rigoureusement parlant: sa compréhension - doit déterminer son contenu conceptuel et sa prédicabilité. On voit ainsi se formuler une définition logico-linguistique du sujet en termes de propriétés essentielles le différenciant d'un autre" (CC p. 302). La rhétorique classique s'en est tenue à "ce critère distinctif du *contenu conceptuel*" (CC p. 300). Aujourd'hui encore, la décomposition des *sémèmes* en *sèmes*, telle que la pratique le Groupe  $\mu$ , reprend implicitement<sup>14</sup> l'analyse aristotélicienne des sujets en prédicables.

Pour Germana Silingardi, l'utilisation de ces catégories par la rhétorique soulève un certain nombre de problèmes. En premier lieu, "la doctrine

14. "Le Groupe  $\mu$  n'emploie pas explicitement la catégorie du contenu conceptuel. Toutefois, [...] la catégorie sémantique de l'inclusion pour caractériser la relation sème/sémème, propre à la synecdoque, et la catégorie de la "coïnclusion dans un ensemble de sèmes", pour la relation sémème/sémème de la métonymie, reprennent en considération le type de raisonnement classique." (CC p. 301 note 6).

aristotélicienne des prédicables<sup>15</sup> [...] exprime [aussi] des conceptions ontologiques précises" (CC p.302). Une conception purement logique des propriétés, comme celle qu'a formulée Porphyre dans *l'Isagoge*, est déjà préférable. D'autre part, le contenu conceptuel correspond plutôt au lexème, signifié de langue, qu'au sémème, signifié de discours. Enfin et surtout, le recours à ces notions rend l'analyse rhétorique tributaire de "(1) la possibilité de définir le signifié en ses composantes essentielles, et, corollairement (2) la possibilité d'une démarcation entre composantes essentielles et composantes accidentelles" (CC p.304). La décomposition en sèmes suppose "une sémantique capable de cataloguer les composantes analytiques du signifié". Or "les tentatives d'analyse du signifié comme ensemble de composantes essentielles et distinctives élaborées jusqu'à présent ont rencontré de grands obstacles théoriques" (CC p. 305). En ce qui regarde (2), "l'opposition entre propriétés analytiques et propriétés synthétiques n'a jamais été très précise dans la tradition philosophique et logique-linguistique" (CC p.305). Dans l'ensemble donc, "cette théorie a un caractère insuffisamment prédictif pour la science actuelle"(CC p. 308).

De son côté, Paul Ricœur remarque à ce sujet que la décomposition des sémèmes en sèmes se veut une démarche rigoureuse; en l'adoptant "la nouvelle rhétorique est tributaire [...] d'une sémantique portée elle-même à son plus haut degré de radicalité structurale" et fait dépendre ses analyses du trope d'une sémiotique pour laquelle toutes les relations d'un signe avec un autre sont "immanentes au langage lui-même" (1975 p. 173). Aussi lui semble-t-il préférable de désolidariser l'analyse tropologique de l'analyse componentielle, de ses difficiles progrès comme de ses a priori théoriques.

Ainsi, toutes les discussions visant à expliquer le passage du sens littéral au sens figuré conduisent aux redoutables questions suivantes: les tropes n'engagent-ils que le langage? La représentation du réel peut-elle s'analyser selon un modèle de structuration "atomique"? Les entités représentationnelles sont-elles toujours des unités proprement linguistiques?

3. En même temps qu'ils tentaient de rendre compte du glissement du sens littéral au sens figuré, les néorhétoriciens se sont interrogés sur ce qui le provoquait. Considéré hors discours, un terme ne réfère qu'à la ou aux classes d'objets que la langue lui assigne et que les dictionnaires enregistrent. Il ne désignera un objet différent que par l'action du contexte discursif où il se trouve

15. Chez Aristote, "les cinq prédicables classifient la modalité par laquelle le prédicat est attribué au sujet sur la base de sa signification et de sa prédication". On distingue les attributs de genre (*Socrate est un animal*), d'espèce (*Socrate est un homme*), de différence (*Socrate est rationnel*), propres (*Socrate est capable de rire*) et d'accident (*Socrate est bon*). (CC p. 301 note 8).



inséré<sup>16</sup>. La tradition a cependant rarement insisté sur ce point, peut-être à cause de son évidence même. On peut cependant suggérer une autre raison. Avant l'époque de Fontanier, la tropologie s'intéresse surtout aux détournements opérés par le trope et ne semble pas tenir pour pertinente l'opposition entre sens tropologiques lexicalisés et sens tropologiques originaux: ainsi, les exemples proposés par Dumarsais sont indifféremment tirés du dictionnaire ou du discours littéraire. Et c'est un fait que les diverses acceptions d'un mot polysémique, donnés par la langue, manifestent aussi bien, sinon mieux, les divers trajets suivis par le détournement que ne le font les sens figurés nés du seul jeu de l'énoncé et devant être calculés à partir du sens codé. Du reste, la tradition envisage le trope figuré sur le modèle du trope lexicalisé: le considérant comme une application inédite de scénarios maintes fois inscrits dans la mémoire du lexique, elle voit en lui une *éventuelle* acception. Si l'on ajoute qu'elle considère davantage la production du trope que son interprétation, on comprend mieux qu'elle ait négligé d'examiner la manière dont l'environnement textuel conditionne et programme l'interprétation figurée de tel ou tel segment.

3.1. Il revient à Jean Cohen d'avoir explicité, dans *Théorie de la Figure* (1970 TF), le rôle essentiel joué par les relations d'ordre syntagmatique dans le phénomène tropologique. N'envisageant que les figures vives, à l'instar de Fontanier, il s'étonne que ce rhétoricien ne se soit jamais posé les questions suivantes: "pourquoi le changement de sens? si [tel sens] est le sens propre de [tel terme], pourquoi le récepteur le refuse-t-il pour lui en substituer un autre qui n'est pas le sien?" (TF p. 21). Il établit que la plupart des figures "qui touchent le sens" naissent de la combinaison logiquement problématique, parce que plus ou moins contradictoire, de certains termes de l'énoncé. Si tel fragment de l'énoncé doit être réinterprété, c'est parce que son sens usuel, dans cette conjoncture syntagmatique, soulève une difficulté logique. Du point de vue de l'énoncé, le trope est d'abord une "incompatibilité de sens" (écart d'ordre syntagmatique, *in praesentia*) avant d'être un "changement de sens" (écart paradigmatique, *in absentia*).

Toute figure, en fait, comporte un processus de décodage en deux temps, dont le premier est la perception de l'anomalie, et le second sa correction, par exploration du champ paradigmatique susceptible de fournir à l'énoncé une interprétation sémantique acceptable. (TF p. 22)

A la suite de Jean Cohen, les néorhétoriciens contemporains se sont montrés très attentifs à l'anomalie syntagmatique révélatrice de l'expression figurée. Par rapport à la tradition, l'intérêt s'est en quelque sorte déplacé: du mot détourné de sa référence ou de son sens usuels selon des circuits de déviation attendus, il s'est porté sur la conjonction, à l'intérieur d'un énoncé, d'éléments incompatibles, et plus particulièrement sur la combinaison problématique de segments appartenant à des

16. C'est déjà ce contexte qui, dans les emplois non figurés, désambiguïse les termes polysémiques.



isotopies différentes.

3.2. Dans *Rhétorique de la poésie* (1977, RP), les auteurs du Groupe  $\mu$  établissent que la cohérence d'un texte dépend en partie de facteurs paradigmatiques et en partie de facteurs syntagmatiques. Reprenant le concept greimassien d'*isotopie*, ils le redéfinissent comme "la propriété des ensembles limités d'unités de signification comportant une récurrence identifiable de sèmes identiques et une absence de sèmes exclusifs en position syntaxique de détermination" (RP p. 41). Ces deux conditions définissent les deux dimensions de l'impertinence distributionnelle, rebaptisée *allotopie*. On distinguera les allotopies de type paradigmatique, résultant de l'absence de sèmes récurrents entre les termes combinés, telles que: "la chaleur est triangulaire", et les allotopies de type syntagmatique, résultant uniquement du type de relation instauré entre eux, telles que: "le jour est la nuit". Reformulées négativement, les premières, *juxtapositions allotopes*, demeurent allotopes ("la chaleur n'est pas triangulaire") alors que les secondes, *compositions allotopes*, deviennent isotopes ("le jour n'est pas la nuit"). Ces deux types d'allotopies sont du reste interdépendants: "dès que la juxtaposition est allotope, le problème d'une isotopie de la composition cesse de se poser" (RP pp. 41-46).

Les rhétoriciens liégeois nomment *orthosémème* l'actualisation discursive de l'un des sens codés d'un terme, i.e. l'indexation immédiate, sans réévaluation préalable, d'un signifié de langue sur l'isotopie de base reconnue. Ils lui opposent le *métasémème*, identifié au trope de la tradition<sup>17</sup> et défini comme "une modification du niveau de redondance calculable du code, perçue grâce à une impertinence distributionnelle" (RP p. 47), autrement dit comme une allotopie, mais une allotopie réévaluable, que le récepteur, "grâce à la présence d'un invariant induit par le contexte", réduit et rend isotope au moyen d'une "manipulation sémantique". Ils distinguent alors le *degré donné* et le *degré construit* du segment allotope, qui, dans la mesure où ils correspondent au *sens littéral* et au *sens figuré* du terme détourné, nous font rejoindre la tradition.

Cependant, "on ne peut se borner à considérer l'allotopie, ou rupture d'isotopie, comme un fait strictement ponctuel: l'isotopie étant définie comme une propriété du discours, c'est sur ce plan qu'il faut envisager toutes les répercussions du phénomène" (RP p. 54). Autant qu'à la réévaluation de l'élément hétérogène en fonction du contexte, le Groupe  $\mu$  s'intéresse à l'action exercée en retour par cet élément sur le contexte: "Le processus de réévaluation, déterminant localement une pluralité de sens (degré donné et degrés construits) mènent fréquemment à une

17. "Le métasémème représente le résultat d'une opération rhétorique modifiant un groupement de sèmes; grosso modo, il s'agit des tropes." (RP p. 46, note 14)

double lecture de l'ensemble ou, à tout le moins de larges sous-ensembles de l'énoncé" (RP p. 54). L'allotopie est alors génératrice de *bi-isotopie*, voire de *poly-isotopie*. "On définira [...] un discours comme bi-isotope lorsqu'une de ses unités au moins est allotope par rapport à la première isotopie et qu'elle entretient avec une quelconque unité de l'énoncé une relation de juxtaposition isotope" (RP p. 55). Tout trope n'est pas générateur d'un dédoublement de ce type. La notion de bi-isotopie permet de rendre compte des figures "dont le mécanisme investit plus d'une unité de première articulation" (RP p. 56), soit, entre autres, les "tropes en plusieurs mots" de Fontanier.

Qu'ils soient formés d'un seul ou de plusieurs mots, les segments figurés d'un énoncé sont redéfinis, sous le nom d'*unités rhétoriques*, comme des "ensembles connecteurs, d'extension variable, susceptibles d'être lus sur plus d'une isotopie à la fois, à l'intérieur d'un même énoncé, et par quelque procédé que ce soit" (RP p. 56). Cette définition appelle deux remarques. D'une part, elle rend surtout compte des métaphores, et ne convient pas à tout trope. De l'aveu même du Groupe  $\mu$ , une *unité* métonymique n'établit pas, en soi, une connection entre deux isotopies (RP p. 70). Quand elle serait toujours vérifiée, la définition ne hiérarchise pas les isotopies mises en jeu, alors que la notion de trope présuppose, semble-t-il, l'existence d'un repère référentiel permettant de réévaluer le segment problématique, autrement dit d'une isotopie contextuelle de base sur laquelle réindexer le segment figuré. Cette évolution définitionnelle est sans doute à mettre en relation avec les problèmes nouveaux posés aux commentateurs par une certaine littérature contemporaine, qui, à partir des mouvements symboliste et surréaliste, a remis en question les lois de la logique discursive et recherché l'hermétisme. Chaque type de poésie tend sans doute à susciter un outil d'analyse adéquat. Quoi qu'il en soit, il ne convient pas, sous peine de confusion, de parler de trope, ni même d'expression figurée, à propos d'énoncés où "il n'est pas possible de fixer solidement une isotopie servant de base, par rapport à laquelle les figures vont s'établir" (RP p. 61). De même, il ne convient pas d'appeler *métaphores*, les juxtapositions de termes disparates qu'on ne peut connecter (images de type *surréaliste*) ni, plus généralement, les conjonctions problématiques ininterprétables. Les notions de *trope* et de *figure* sont historiquement liées à la cohérence rationnelle du discours.

Les analyses de Jean Cohen et du Groupe  $\mu$  ont donc permis de mieux dégager ces différents paramètres du trope figuré que sont 1) la cohérence contextuelle préalable; 2) l'insertion problématique, au sein de cette cohérence, d'un ou de plusieurs éléments soulevant une incompatibilité logique; 3) la réévaluation de ces éléments, qui conduit à les réintégrer dans la cohérence en réduisant l'incompatibilité; 4) l'action éventuelle sur le contexte du segment à réévaluer, qu'on ne confondra pas avec l'effet esthétique produit sur le lecteur par l'ensemble du processus.

## Le trope : essai de synthèse

Au terme de cette enquête, je tenterai de faire le point sur les divers aspects du trope et de proposer une définition qui en fasse la synthèse.

1. Sous le nom de tropes, la tradition a désigné concurremment, et souvent indistinctement, des *phénomènes de langue* et des *phénomènes de discours*. Le phénomène de langue relève de l'évolution diachronique du sens des mots et de la polysémie synchronique. Au cours du temps, le signifiant d'un terme s'enrichit souvent de signifiés supplémentaires, que l'on peut dériver, selon des trajectoires récurrentes, d'un signifié considéré comme premier, le plus souvent un sens concret, *physique*. (Il arrive même que ce "sens primitif" s'efface de la langue). Le rapport entre le terme et le "nouvel" objet désigné est un rapport de dénomination stable. Les sens dérivés sont "des unités de langue, abstraites de tout contexte particulier et susceptibles de présenter leur signification codée dans un certain nombre de contextes différents" (Tamba 1979 p.11). Leur actualisation dans un énoncé est semblable à celle de n'importe quelle acception codée: elle relève des normes discursives ordinaires et ne produit pas, du moins en théorie, d'effet particulier<sup>18</sup>. Dans ce type de phénomène, le terme *trope* peut désigner soit le processus lui-même, la dérivation diachronique (ou "tropisme")<sup>19</sup>, soit le sens dérivé résultant du processus, *sens extensif* de Fontanier, *sens figuré* des dictionnaires.

Le phénomène de discours, lui, est "cantonné dans une construction discursive spécifique, dont il ne peut être abstrait" (*Ibid.*). La mise en relation qu'il opère entre un terme et un nouvel objet relève du locuteur, non du code: elle ne correspond pas à un rapport de dénomination stable. Pour concevoir la nouvelle valeur du terme, le récepteur doit opérer, à partir d'une acception codée du terme, un calcul de réévaluation. De la sorte, le terme assume alors non pas un seul, mais deux "sens": son *sens littéral*, que le code offre d'abord au récepteur et qui ne s'efface jamais complètement, et son *sens figuré* qui résulte de la réévaluation. De manière générale, plus le trope est original, plus le sens littéral s'impose au récepteur avant d'être réévalué. A l'inverse, plus le trope est banal, plus le sens littéral passe inaperçu et se réévalue automatiquement. Dans ce type de phénomène, le mot *trope* désigne tantôt l'opération discursive elle-même (tropisme), tantôt le segment d'énoncé dont le sens est réévalué (tropie), et tantôt le sens réévalué, *sens figuré* des poéticiens (réévaluat).

18. Sauf en cas de syllepses ou de réveil de métaphores endormies. Certaines évolutions provoquent des comportements grammaticaux atypiques, ainsi les adjectifs de couleur *marron* et *orange* ne s'accordent pas.

19. Lorsqu'on parle de *trope*, il est parfois utile de préciser l'aspect particulier du phénomène qu'on envisage. A cet effet, j'irai parfois jusqu'au barbarisme: lorsque la clarté de l'exposé me semblera le requérir, *tropation* désignera l'opération elle-même, *tropie* le segment verbal à réévaluer et *réévaluat* le résultat de la réévaluation.



Cette distinction théorique une fois nettement établie, il faut avouer qu'il est parfois délicat de trancher si tel ou tel phénomène particulier est un trope de langue ou un trope de discours. Les dictionnaires, qui sont le miroir de l'usage, enregistrent parfois l'usage singulier de tel ou tel écrivain. Dans les faits, une chaîne d'intermédiaires relie les tropes de langue aux tropes de discours. Aussi est-on amené à introduire entre eux la catégorie des *tropes d'usage*, encore assez prégnants pour que le locuteur ait conscience de parler de manière figurée en les employant, mais trop banalisés pour provoquer un effet sensible ou influencer le contexte (à moins d'être renforcés par une récurrence contextuelle). Sur cette indistincte frontière, la rhétorique et la lexicologie se touchent.

2. Le détournement tropique, tant de langue que de discours, concerne normalement un segment court et unifié: lexème, lexie, locution. Ce n'est pas sans raison que Fontanier appelle *improprement dits* les tropes en plusieurs mots. Dans les tropes en un seul mot, c'est une donnée *lexicale* (le sens "premier" du mot dans le trope de langue, l'un de ses sens codés dans le trope de discours) qui subit la dérivation ou la réévaluation. Dès que le segment tropique (tropie) combine syntaxiquement plusieurs termes sémantiquement autonomes, ces derniers ne se réévaluent pas *un à un*: ils combinent d'abord leurs sens littéraux et c'est la pensée qui en résulte, le contenu plus ou moins complexe issu de leur combinaison, qui est globalement réévalué. Par rapport à la réévaluation du trope simple, celle de la séquence figurée se trouve donc médiatisée par un relai sémantique supplémentaire. Cela est aussi vrai en langue (dans les proverbes imagés, par exemple) qu'en discours. Toutefois, dans les faits, ici encore, il est parfois difficile de décider si le trope opère la réévaluation d'un ou de plusieurs mots.

3. La rhétorique, ou plus exactement la *figuratique*, et l'analyse stylistique s'intéressent essentiellement aux tropes de discours, dans lesquels on peut distinguer a) l'impertinence combinatoire qui les déclenche et les signale, b) la réévaluation du segment problématique, qui réduit cette impertinence, c) l'éventuelle réaction du sens littéral de ce segment sur le contexte, et d) l'*éthos* ou effet "esthétique" global du phénomène.

Le trope (tropisme) est l'opération par laquelle on insère dans l'énoncé, à la faveur d'un contexte donné, un terme littéralement impertinent mais susceptible d'être réévalué et réintégré dans la cohérence textuelle, de manière à lui faire désigner quelque chose qu'il ne désigne pas conventionnellement.

Le plus souvent, il s'agit d'une impertinence sémantique intra-phrastique (*agrammaticalité* de Todorov): la tropie jure avec son contexte immédiat du fait de sa combinaison sémantico-syntaxique. Mais ce n'est pas *toujours* le cas. Il arrive que la tropie contredise le contexte transphrastique, le contexte global, la situation d'énonciation - en un mot le savoir partagé<sup>20</sup> des locuteurs. C'est ainsi que "Jean

20. Sperber donne du *savoir partagé* la définition suivante: "A un moment donné d'un échange verbal,

enterre sa femme", énoncé "bien formé" qui ne soulève pas d'hiatus intraphrastique, signifiera, pour qui sait que l'intéressée n'est pas morte, "Jean confine sa femme à l'écart du monde". Il arrive même que la tropie ne contrevienne qu'aux lois générales de l'énonciation<sup>21</sup>. Le déclenchement du phénomène tropique n'est donc pas nécessairement lié à l'agrammaticalité qui le signale ordinairement.

4. Même lorsque le sens littéral à réévaluer n'est pas un complexe sémantique issu de la combinaison de plusieurs termes, mais le signifié d'un terme unique, le *sens figuré*, résultat cognitif de la réévaluation, *n'est pas, en soi, une unité de langue*.

S'il est vrai que son *réévaluat* coïncide parfois avec le signifié d'un autre terme de la langue, le trope de discours a parfois aussi une fonction catachrétique: le locuteur sait ce qu'il veut exprimer, mais ne dispose pas forcément du signifiant qui l'exprimerait sans figuration. Le récepteur, de son côté, calcule mentalement la teneur figurée sans pour autant se livrer à sa traduction verbale. Cette traduction ne préoccupe que les analystes, auxquels elle donne parfois du fil à retordre. La conception terminologique, qui définit le trope comme la substitution d'un terme figuré à un *terme propre*, ne tient pas compte de cet aspect.

D'autre part, la *tropie* ne désigne son nouvel objet de référence que médiatement et accidentellement, du fait d'une combinaison syntagmatique particulière: elle ne constitue pas une dénomination stable de ce référent. Le sens figuré, calculé à partir du sens littéral en regard de la cohérence contextuelle, est une entité cognitive occasionnelle: il n'est donc pas un *sens* au même titre que le sens littéral dont il est tiré<sup>22</sup>. Il n'empêche qu'il s'agit d'un objet de pensée, conçu à partir d'un énoncé verbal, et traduisible métalinguistiquement: il ne semble donc pas déplacé de parler de *sens* à son propos, ni même de *sémème*, à condition de ne pas voir en lui une unité linguistique de même nature qu'un signifié de langue.

5. Le transfert de désignation opéré par le trope est le corollaire de la réévaluation contextuelle du sens littéral de la tropie. Au niveau théorique, il est

---

les interlocuteurs partagent un certain savoir: vivant dans le même univers, membre de la même culture, peut-être du même groupe social, chacun possède des connaissances encyclopédiques dont il peut tenir pour acquis que l'autre les possède aussi. S'ils sont dans le même lieu, chacun voit ce qu'il sait que l'autre voit. Tout ce qui a été dit précédemment au cours de la conversation fait aussi partie de ce savoir partagé que chaque nouvel énoncé vient accroître. Le savoir partagé est aussi nécessaire ou presque à la communication verbale qu'un langage commun" (1975 p. 392). Cf Michel Le Guern: "Le contexte au sens large, c'est-à-dire l'ensemble des connaissances communes à l'auteur du message et à ses éventuels destinataires" (SMM p. 26).

21. Ce type d'impertinence est liée à certaines catégories de tropes, telles que les synecdoques de l'espèce. Dans "Tu mangeras ton *pain* à la sueur de ton front", seul un écart énonciatif - l'excès de spécification - signale la figure et conduit le récepteur à réévaluer le sens littéral du segment problématique.

22. Aussi certains rhétoriciens répugnent-ils à parler de *sens figuré*. Mais comment l'appeler autrement? Le terme *signification* est également ambigu. Les expressions *sens en discours* (opposée à *sens en langue*), *sens construit* (opposée à *sens donné*) ou *conçu* (opposée à *sens perçu*) le sont moins, mais comportent toujours le mot *sens*.

pertinent de distinguer le sens figuré, résultat noétique de la réévaluation, et le référent occasionnellement désigné, même si, comme il convient de le faire, on nomme référent non pas l'objet lui-même mais sa représentation mentale<sup>23</sup>. Dans les faits, les deux instances ne se confondent pas toujours. C'est ainsi que dans la métonymie: "Il fit tracer leur perte autour de leur murailles", on réévalue "la cause de leur perte" avant d'identifier "le retranchement". De même, dans la métaphore: "il a subi l'orage avec constance", l'orage conduit au réévaluat "épreuve pénible" avant d'être mis en relation avec l'épreuve particulière, (guerre, crise, etc.) à laquelle il correspond référentiellement dans le contexte. Conception désignative et conception sémiotique se complètent donc plutôt qu'elles ne s'excluent.

6. Le trope est fondé sur la perception d'une relation unissant le pôle littéral et le pôle figuré. De même que ces deux instances sont des objets de pensée qui ne correspondent pas nécessairement à des objets réels, de même, la relation qui les unit n'a pas à être objectivement fondée: il suffit qu'elle existe dans la représentation que les usagers se font de ces objets.

L'objet principal de l'analyse tropologique est de rendre compte du passage d'un pôle à l'autre. Il est hasardeux de réduire ce processus à quelques opérations sémiques. D'une part, l'analyse componentielle qui les fonde n'a jamais dépassé un stade embryonnaire et demeure théoriquement problématique. D'autre part, le sens figuré ne s'obtient pas nécessairement à partir des traits linguistiques qui composent le sens littéral. Le trope met souvent en œuvre notre savoir sur les choses, parfois même le plus circonstanciel. Il arrive que la réévaluation se fasse par inférence et suive des circuits logiques et référentiels complexes. L'élément médiateur peut être une propriété encyclopédique de la classe de référents correspondante ou une idée culturellement associée à elle. Quand bien même on accepterait d'intégrer l'encyclopédie, définie comme l'ensemble des connaissances partagées par la communauté linguistique, dans le modèle théorique de la langue, on ne pourrait rendre compte de tous les tropes, dans la mesure où certains d'entre eux, de certaines métonymies en particulier, mettent en jeu des données et des relations toutes conjoncturelles, tel aspect d'un référent particulier, par exemple, qui ne peuvent être calculées à partir des contenus conceptuels ou des stéréotypes. Ainsi seule l'histoire particulière de Swann et d'Odette permet de comprendre pourquoi "faire cattleya" pouvait signifier pour eux "s'étreindre": on ne trouve pas dans le concept de la cattleya de sème relatif à l'amour, ni dans le concept de l'étreinte, de sème relatif à cette fleur. Dans les cas de ce genre, seule la connaissance d'un lien référentiel particulier peut entraîner la réévaluation. On ne peut donc décrire le

23. Cf Albert Henry: "Les phénomènes en question se développent, non sur le plan des choses, mais dans l'esprit, qui considère les représentations qu'il se fait de toute chose, réelle ou imaginée, y compris sa propre activité" (MM p. 20). Les instances en jeu n'appartiennent pas à la "réalité immédiatement perçue", mais à la "réalité conceptualisée" (*ibid*): leur "structure conceptuelle" peut à l'occasion ne pas correspondre à leur "réalité extraconceptuelle, l'homme vivant aussi bien de fausses représentations que de vraies" (MM p. 25).



*transfert tropique en termes exclusivement linguistiques*<sup>24</sup>.

Le trope est la manifestation verbale d'une opération mentale largement indépendante du langage, qui, pour l'essentiel, se déroule en deçà et au-delà des mots, au niveau de ce que l'on nomme communément la pensée et à partir de l'"expérience". C'est ce qui explique qu'il peut le plus souvent se traduire d'une langue à l'autre, pourvu que la représentation des objets en cause soit identique dans la culture de la langue d'accueil, ou emprunter éventuellement un support sémiotique autre que le langage, comme le cinéma ou la peinture<sup>25</sup>.

7. C'est le type de relation, la nature du trajet associatif, qui distingue traditionnellement les tropes les uns des autres. S'il s'agit d'une ressemblance, on parle de *métaphore*; s'il s'agit d'une association situationnelle, on parle de *métonymie*; s'il s'agit d'inclusion ou d'intégration, on parle de *synecdoque* par inclusion ou d'intégration, s'il s'agit d'un rapport de contrariété, d'*antiphrase*. Toutefois, dans l'analyse concrète des figures, il est parfois délicat de rattacher à l'une ou à l'autre de ces modalités associatives la relation instauratrice du glissement.

8. La correction logique n'exténue pas la portée imaginaire de la figure. le "surplus de sens qui, sans appartenir à la dénotation, c'est-à-dire au sens commun à la figure et à sa traduction, en constitue la connotation" (Ricœur 1975 p.188). La réévaluation, calcul d'ordre dénotatif, ne supprime pas les effets de sens particuliers, d'ordre essentiellement connotatif, que le sens littéral de la tropie exerce éventuellement sur le contexte proche: transclassémisations (personnification, animation, concrétisation, etc.) et métamorphoses.

9. La fonction principale du trope de discours n'est pas de livrer l'information constituée par le sens figuré mais de produire un effet esthétique sur le

24. Si les distinctions qui précèdent importent à la théorie, elles n'ont pas grande incidence sur la description des énoncés tropiques particuliers. Le fait de regrouper sous l'étiquette unique de *sèmes* les divers éléments de contenu mis en jeu par le processus tropique n'invalide en rien les commentaires de telle ou telle figure. Comment ne pas adhérer, par exemple, à cette analyse de Francis Edeline: "Dans ce passage de Saint-John Perse (*Amers*, IX, 2, 1): «le lit refait des sables ruisselants», le sens ne s'établit que si l'on a d'abord saisi le rapport de similitude entre les draps bien tirés et une vaste plage laissée par la mer. La figure se fonde sur la commune possession, par ces deux entités, des caractères de planéité, horizontalité, coloration claire..." (1972 p. 69). De ce point de vue, il est de maigre importance que les traits dégagés soient ou ne soient pas de nature linguistique, méritent ou non le nom de *sèmes*. Comme l'écrivent eux-mêmes les auteurs du Groupe  $\mu$  dans *Miroirs rhétoriques*: "Les débats [...] sur la reconnaissance du caractère linguistique de chacune des composantes [du trope] a, au fond, peut-être peu d'importance pour le rhétoricien." (1977a p. 12).

25. Comme l'écrit Albert Henry: "La phase vraiment féconde de la création d'une métonymie, d'une synecdoque, et aussi d'une métaphore, est celle du surgissement de l'impression synthétique neuve (mentale et sensible); à une phase ultérieure, la réalisation se fera grâce à l'utilisation d'un système de signes, ou picturaux, ou cinématographiques, ou - et ici, avec une souplesse remarquable - linguistiques." (MM p. 27).

locuteur<sup>26</sup> Pour reprendre les termes de Jean Cohen, elle n'est pas *noétique* mais *pathétique*<sup>27</sup>. Cet effet particulier, plus ou moins prégnant, accompagne l'effet d'intransitivité commun à toutes les figures (*cf supra* 1. 4. 6). Le contexte et le contenu peuvent le diversifier à l'infini.

S'il faut assortir cette synthèse d'une définition qui la résume, voici celle que je proposerai: *il y a trope lorsqu'une impertinence logique de l'énoncé, ordonnée à un effet particulier, entraîne la réévaluation du sens littéral d'un segment et fait désigner à ce segment un autre objet que celui que le code linguistique lui assigne, en vertu de l'appréhension d'une relation entre les deux objets*<sup>28</sup>.

Bernard MEYER  
Université de La Réunion

26. Que le groupe  $\mu$  nomme *éthos* et qui serait peut-être mieux nommé, à la suite de l'Antiquité, le *pathos*.

27. Pour décrire ce contenu affectif, cet auteur a forgé naguère le concept de *pathème*, opposé par lui au *noème* logico-référentiel. Sur l'éventuelle nature sémique de ce *pathème*, il reste réservé: "Peut-on dire que le pathème (le caractère dysphorique de la couleur noire, par exemple) est un sème, un composant de la signification du mot noir? C'est discutable. J'ai préféré quant à moi rester sur le plan psychologique et montrer que la couleur noire pouvait être soit saisie comme noème lorsqu'elle est intégrée à une structure oppositive, soit comme pathème lorsque, délivrée par la déviation de tout opposé, elle est déneutralisée par là-même et de ce fait réactivée affectivement" (Communication personnelle).

28. Voici, à titre de comparaison l'une des dernières définitions du trope: "Trope: Figure microstructurale telle que, dans un segment donné, un signifiant renvoie, non pas à son signifié habituel, mais à un signifié différent, généralement dépourvu de signifiant occurrent dans le discours, la dénotation du signifié du terme tropique occurrent étant oblitérée au profit d'une dénotation autre, qui entretient avec la dénotation du terme marqué un rapport sémantique précis. L'analyse de ce rapport sémantique constitue l'analyse du trope." (Mazaleyrat / Molinié 1989 p.365).